

**ANDREÏ
KOURKOV**

Les pingouins
n'ont
jamais froid



**L'incontournable
Micha**



De retour chez lui après un séjour mouvementé en Antarctique, Victor n'a qu'une idée en tête : retrouver Micha, son pingouin d'adoption. Un jour à Kiev, le lendemain à Moscou, le jour suivant dans les recoins les plus sombres de la Tchétchénie en guerre, Victor traverse sans jamais s'étonner de rien une région déboussolée, livrée à la corruption et aux situations les plus rocambolesques.

En funambule virtuose, Andreï Kourkov retrouve ses personnages fétiches pour sillonner le gouffre qui sépare le rire du drame avec une aisance incomparable.

ANDREÏ KOURKOV est le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe. Depuis la publication de son roman *Le Pingouin*, ses livres sont traduits dans le monde entier.

« Mêlant absurde et bouffonnerie, ce roman ressemble à un requiem parodique, dans le sillage des comédies gogoliennes. » *Lire*

« Corruption, prostitution, vrais meurtres et morts bidons : tout est là dans ces pages qui se lisent vite, à la limite du rire et de l'angoisse, du froid et du chaud. » *Télérama*

« Sous la fable poivrée d'un humour cynique, Andreï Kourkov peint sans indulgence un pays déboussolé. » *Le Maine libre*

Andreï Kourkov

Les Pingouins n'ont jamais froid

*Traduit du russe (Ukraine)
par Nathalie Amargier*

LIANA LEVI  *piccolo*

La traversée du détroit de Drake avait duré quatre jours, et il en fallut presque autant à Victor pour se remettre. Il avait embarqué sur *L'Horizon* dans le port d'Ushuaïa, en Argentine, avec des chercheurs spécialistes du pôle. Dès l'arrivée, ses compagnons de voyage s'étaient mis au travail, en pleine forme et pressés de réaliser mesures et analyses avant l'imminente période de nuit polaire. Victor, lui, était resté allongé dans sa chambre au premier étage du bâtiment principal, où vivait le personnel de la base.

Il ne descendait que pour manger et jeter un coup d'œil à l'extérieur. Il entretenait de bons rapports avec tout le monde et s'était même lié d'amitié avec un biophysicien qui étudiait la résistance humaine en milieu extrême. Victor avait l'impression que pour se faire une juste idée de la chose, il aurait suffi d'effectuer quelques traversées, par gros temps, du détroit de Drake, dont la largeur, malgré ce nom de détroit, était sans doute supérieure à celle de la mer Noire. Pour sa part, le scientifique avouait certes avoir passé les quatre jours sur sa couchette, la tête bourdonnante et l'estomac révulsé, mais il ne voyait pas là un sujet de recherche.

Petit à petit, Victor se mit à explorer la station, et même à sortir. On lui avait remis une combinaison rouge vif à bandes jaunes réfléchissantes, et enseigné une règle d'or : inscrire son nom et l'heure précise de

chaque sortie sur le tableau accroché à gauche de la porte, fût-ce pour prendre l'air dix minutes. Au bout d'une heure, tout le monde partait automatiquement à la recherche de l'absent.

L'histoire de la base Vernadski, ancienne base Faraday, était plutôt tragique, et Victor commençait à comprendre pourquoi les Anglais l'avaient offerte à l'Ukraine. Ils n'avaient jamais eu de chance en ce lieu, y perdant au cours des années seize personnes et deux avions de fret. Vu du rivage, cet ensemble composé de quelques petits bâtiments et d'un plus grand, avec un étage et un grenier qui servait d'entrepôt, évoquait une colonie pénitentiaire, un lieu de relégation insulaire.

Le seul endroit où l'on pouvait se détendre un moment était le bar, au rez-de-chaussée du bâtiment d'habitation. Mais même là, tout était glacial. On n'y vendait pas à boire et il n'y avait jamais eu de serveur. On pouvait simplement s'y rendre avec une bouteille d'alcool et s'installer au comptoir. Boire et humer une cascade de soutiens-gorge de toutes tailles accrochés à un poteau, entre le comptoir et le plafond, tous porteurs d'une dédicace de leur ancienne propriétaire. C'était là une curieuse tradition de la base : les femmes qui y séjournaient laissaient en partant cet élément de leur lingerie au bar, comme pour susciter des rêves érotiques chez les chercheurs du pôle.

Victor s'était effectivement senti émoustillé. Ses mains s'étaient tendues d'elles-mêmes vers ces dentelles rigides, enveloppes de formes si nécessaires et agréables aux hommes. Bien que désormais vides, elles éveillèrent chez lui, lorsqu'il les effleura du bout des doigts, une sensation printanière. Il lui sembla respirer un parfum de cerisier en fleurs.

Son imagination l'aurait peut-être entraîné plus loin, mais deux chercheurs vinrent s'accouder au comptoir. Ils apportaient plusieurs bouteilles de bière argentine et lui en proposèrent une, qu'il refusa.

– Tu as tort, constata l'un d'eux. C'est les dernières, après y en a plus!

Le biophysicien spécialisé dans les milieux extrêmes s'appelait Stanislav, ou plus simplement Stas. Environ deux heures plus tard, il vint trouver Victor et lui proposa de faire un tour. Ils descendirent vers le rivage, en direction de la rampe en bois qui servait à mettre à l'eau et à remonter les Zodiac orange. C'est là que Victor vit ses premiers manchots sauvages. Ils étaient petits, des jouets comparés à Micha¹.

– Ce sont des manchots Adélie, lui expliqua Stas. Nous sommes sur une île, ce n'est pas vraiment l'Antarctique.

Ils gagnèrent ensuite le local technique où vrombissait le groupe électrogène, avant d'atteindre un laboratoire, fermé, où l'on procédait à des mesures magnétiques.

– Il y a un gars de Moscou dans la base, il porte le même prénom que moi, lui révéla soudain Stas, en regardant alentour pour vérifier qu'ils étaient bien

1. Dans *Le Pingouin* (Liana Levi, 2000), Victor vit avec un pingouin (un manchot, en réalité), prénommé Micha. Son gagne-pain consiste à rédiger des nécrologies (« petites croix ») de personnalités vivantes. Il se retrouve aussi embrigadé dans une série d'« enterrements avec pingouin », du dernier chic pour certains. Un jour déboule un certain Micha, avec sa toute petite fille, Sonia, qui lui demande d'écrire la « petite croix » d'un ami, Sergueï... Quand Micha, « pas le pingouin, l'autre », disparaît, Victor devient père de famille, engage une baby-sitter, Nina, et se trouve pris dans un imbroglio de plus en plus infernal qui le mène en Antarctique. (*N. d. E.*)

seuls. Il est malade, il n'a pas quitté l'infirmierie. Je lui ai parlé de toi et il tient à faire ta connaissance. Ça te dit ?

– Pourquoi pas ? répondit Victor avec une certaine indifférence.

Ils regagnèrent le bâtiment principal. Victor remonta dans sa chambre, et Stas lui promit de passer le prendre une petite heure plus tard.

Le Moscovite souffrant était un solide gaillard d'une quarantaine d'années. Le lit qu'il occupait était trop petit pour lui. Il était allongé sur le dos, les jambes légèrement repliées. Son visage rond était livide, et le mot « malade » prit aussitôt pour Victor un sens plus concret.

Stas sortit, les laissant seuls.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? s'enquit le Moscovite d'un ton calme et triste, regardant Victor de ses yeux rouges, enfiévrés.

– Rien de spécial, je suis venu visiter la région...

– Écoute, on va pas se raconter de bobards, soupira le malade. Je m'appelle Stanislav Bronikovski, je suis banquier. Je suis venu ici pour me planquer. À Moscou, on voulait ma peau. Tu vois, je te déballe toute la vérité. Alors, toi, tu es là pour quoi ?

– Moi aussi je me planque, avoua Victor, désarmé par la sincérité du banquier.

– Voilà qui est mieux, articula Bronikovski.

– Pourquoi, mieux ?

– Pour rien. C'est juste bien que nous soyons collègues, en quelque sorte. Parce que tu aurais pu être aussi celui qui a été envoyé pour me liquider.

Victor considéra le banquier avec commisération et perplexité.

– Mais je sais que ce n'est pas toi... En tout cas, on m'a déjà eu, même ici...

Un silence de plusieurs minutes s'installa, et Victor allait partir, mais le banquier le sentit et lui adressa à nouveau la parole :

– Reviens me voir quand tu pourras. J'ai un jeu d'échecs... Je peux t'aider, tu sais ! ajouta-t-il d'un ton mystérieux.

Victor quitta l'infirmerie, promettant de revenir sous peu.

À partir de ce jour, il se montra assidu au chevet de Bronikovski. D'une part, il avait beaucoup de temps libre, et d'autre part, il faisait froid dehors, même si la météo était bien plus clémente que ce qu'il avait redouté. Il ne faisait que moins quinze. Le bâtiment d'habitation était bien chauffé, l'infirmerie encore mieux. Ils jouaient aux échecs, discutant de choses et d'autres. Parfois, Victor notait que le banquier cherchait à le tester, mais cela n'avait rien de surprenant. Bronikovski était paranoïaque. Et pas qu'un peu. Victor, lui, n'aurait jamais imaginé que l'on puisse lancer un tueur à ses trousses jusqu'en Antarctique. Après tout, qui était-il pour mériter que l'on envoie un homme à l'autre bout du monde l'abattre ? Un banquier, c'est autre chose. Dans le langage des échecs, c'est un roi. Finalement, les craintes de Bronikovski n'étaient peut-être pas si absurdes. En outre, son étrange maladie progressait de jour en jour, et le médecin le bourrait d'antibiotiques, sans pouvoir établir de véritable diagnostic. Il avait failli l'envoyer aux Américains, à la base Palmer, à trois cents kilomètres, mais avait renoncé.

Bronikovski se plaignait de maux de ventre et ne mangeait presque rien. Seule sa solide constitution

lui permettait de tenir sur ses réserves. Un jour, Victor remarqua que sa pâleur devenait bleutée. C'est alors que le banquier lui murmura :

– Je sais qui m'a empoisonné.

Il n'en dit pas plus. Surmontant sa douleur, il joua une partie avec Victor, en silence. Ensuite, il tira de sous le lit une bouteille à moitié pleine d'un alcool argentin. C'était une boisson que Victor avait déjà goûtée et qu'il appréciait moyennement.

– Écoute, souffla Bronikovski en remplissant deux tasses, j'ai une proposition à te faire.

Victor le regarda avec attention.

– J'ai un moyen de partir d'ici, des papiers avec un faux nom, ils arriveront demain par bateau. Il y aura un Polonais, Wojciech. Il doit me ramener, mais quand il me verra dans cet état...

Bronikovski laissa échapper un lourd soupir.

– De toute façon, moi, je ne m'en sortirai pas. Si tu veux, tu peux partir à ma place. Mais seulement si tu me promets de faire ce que je vais te demander...

Victor acquiesça d'un signe de tête. Bronikovski lui expliqua qu'il allait lui remettre une lettre destinée à sa femme, et une carte de crédit qui lui permettrait de retirer de l'argent durant son voyage, mais qu'il devrait ensuite restituer à sa femme.

– Mais sur ces papiers, s'inquiéta Victor, il y aura ta photo ?

– Wojciech va la remplacer par la tienne en deux minutes. C'est un pro.

Victor réfléchit quelques instants et accepta. Aussitôt, le visage hâve de Bronikovski s'éclaira d'un pauvre sourire.

Moins d'un mois plus tard, Victor descendait le marchepied d'un train en gare de Kiev. Dans la poche droite de son pantalon, il avait un passeport polonais, et dans la gauche, un ukrainien, bleu. À l'épaule, il portait un sac de sport qui ne pesait rien, puisqu'il contenait en tout et pour tout un sachet plein de jetons de casino, un carnet et un paquet de biscuits polonais.

Le ciel était chargé de nuages, mais cela n'annonçait ni orages, ni averses. Victor sortit de la gare et s'arrêta sur l'esplanade. Si son « pilote automatique » avait fonctionné, il l'aurait mené tout droit à l'arrêt de bus pour rentrer chez lui. Mais les derniers événements l'avaient « débranché », et ses premiers pas devant la gare lui semblèrent ceux d'un cosmonaute malhabile sur la Lune. Son manque d'assurance, l'élasticité suspecte du goudron sous ses pieds, tout semblait concourir à le faire trébucher. Il se demandait comment faisaient les autres pour avancer si tranquillement, se hâter sans hésitation. Leurs pilotes automatiques marchaient bien, c'était la différence.

Il lui fallait pourtant aller quelque part. Il avait en poche une poignée de hrivnas qui avaient fait un tour dans l'hémisphère austral. Si le pouvoir n'avait pas changé entre-temps, si aucun nouveau glissement vers la Russie ne s'était produit, cet argent pouvait encore lui servir à s'offrir quelques petits plaisirs, comme un ticket de bus. Mais pour aller où ?

Il regarda autour de lui, aperçut un kiosque à journaux. Sous ses pieds, le goudron se raffermir. Parmi la trentaine de titres disposés sur le comptoir, il distingua

aussitôt ses chères *Stolitchnyé vesti*. Il les acheta, et, s'éloignant d'à peine un mètre, les déplia. Il passa ainsi une bonne demi-heure à lire, avide d'absorber toute l'actualité de Kiev.

Rien n'avait changé. D'après ce numéro-là du journal, du moins, on pouvait constater que tout, dans la capitale, suivait son cours habituel. Des ONG étrangères aidaient des orphelinats, deux députés du Parlement ukrainien allaient être emprisonnés en Allemagne pour fraude bancaire, la famille d'un homme d'affaires avait été décimée par une fusillade à Kherson, tandis qu'une jardinerie de luxe ouvrait dans le quartier d'Obolon. La seule chose qui désola Victor, ce fut la lecture de quelques nécrologies à l'avant-dernière page : minables, écrites avec les pieds par un auteur inconnu qui se dissimulait sous un pseudonyme qui autrefois avait été le sien, « Un Groupe de Camarades ». Par ailleurs, le nom d'Igor Lvovitch ne figurait plus dans l'ours du journal. Le rédacteur en chef s'appelait désormais P. Weisman.

Le doux souvenir de quelques enterrements passés le visita, fugace. Il se revit, avec Micha, auprès du cercueil d'un défunt illustre, sous le soleil, pendant l'éloge funèbre prononcé par un parent ou un ami ; les mots ne le touchaient pas, lui et Micha n'appartenaient pas à leur monde, ils faisaient partie du rituel, ou plutôt Micha, le pingouin, en faisait partie, et lui, Victor, était le prolongement du pingouin.

C'est ainsi qu'ils se contentaient d'attendre la fin des funérailles, du temps, de la vie, comme si elle était quasi éternelle.

Victor pensa tout à coup que ce serait bien de vivre éternellement et de mourir jeune. Que la vie soit infinie, distincte du temps, isolée par une sorte de cloche

transparente. Que tout reste naturel, que les arbres du boulevard Chevtchenko continuent à pousser, que les chiens continuent à lever la patte sur eux, que les jeunes filles deviennent des femmes, sans que lui, Victor, ne change.

Les digressions stupides sont plus agréables et faciles à formuler que les grandes idées.

Victor repensa à Micha. Où pouvait-il être ? À la clinique de Féofania ? Peu probable... Plutôt entre deux enterrements. Le mieux était sans doute de le chercher au cimetière de Baïkovo un jour où s'y concentrerait une grande quantité de Mercedes, puisque la vie n'avait pas changé.

Victor se mordilla les lèvres. Le froid piquant de l'Antarctique lui brûlait encore les joues. La patrie de Micha, ce rude désert glacé, avait gagné son respect. C'était un vrai pays. Peu importait à cette terre le drapeau que des conquérants scientifiques s'ingéniaient à y planter. Elle resterait toujours une patrie de pingouins libres et indomptés. Quant aux mainmises et à la volonté d'y tracer des frontières, ce n'était que vain orgueil pour manuels de géographie ; quelques pays désireux de paraître plus imposants, froids et inaccessibles qu'ils ne l'étaient en réalité forgeaient ainsi l'éducation patriotique de leurs écoliers. Mais ces pays étaient vindicatifs et mesquins. Ils avaient le pouvoir de capturer les pingouins et de les enfermer dans des zoos, rendant ainsi l'Antarctique plus abordable et docile. Regardez-le, il est là, dans cette cage, notre Antarctique : petit déjeuner à huit heures, déjeuner à treize heures, nettoyage à seize heures.

Un rayon de soleil inattendu transperça le ciel gris, faisant lever la tête à Victor. Les nuages noirs devenaient

plus clairs, ils se désagrégeaient, le vent n'allait pas tarder à les balayer.

Il rangea le journal dans son sac, cligna des yeux encore quelques instants en direction du soleil. Celui-ci disparut, mais on voyait qu'il ressortirait vite. C'était encore l'été, même si l'automne approchait à grands pas.

Victor songea que lui aussi devrait se mouvoir à grands pas. Il avait envie de rentrer chez lui et de prendre un bon bain. Ensuite, il lui faudrait retrouver Micha et s'assurer qu'il allait bien. Il avait une dette envers lui. Il avait pris sa place dans l'avion, et c'est lui qui s'était retrouvé en Antarctique. Certes, il avait eu une bonne raison d'agir ainsi. Mais à présent, il devait honorer ses dettes. Toutes ses dettes. À lui, malheureusement, personne ne devait rien.

La ville défilait derrière la vitre du bus. Le soleil de midi illuminait la chaussée et les trottoirs. Assis sur le siège voisin, un petit vieux en jean et tee-shirt blanc était plongé dans la lecture du prospectus d'une société qui organisait l'installation d'émigrants au Canada. La publicité ressemblait à un test, ou plutôt à un jeu télévisé. Question : quelle est votre formation ? Trois réponses possibles : technique supérieure, trois points ; technique, deux points ; études de lettres ou de sciences sociales, un point. Victor porta son regard au bas de la feuille : *Additionnez vos points, et si vous en obtenez plus de quinze, n'hésitez pas à vous adresser à nous, vous avez toutes les chances de devenir citoyen du pays à la feuille d'érable !*

Il hocha la tête, puis recommença à parcourir le prospectus des yeux et calcula son score. Il arriva péniblement à huit points. Pas la peine de compter sur la feuille d'érable. Il poussa un soupir de soulagement.

L'absence de chances confère toujours beaucoup plus de liberté que leur surabondance.

Trois cents mètres séparaient l'arrêt de bus de son immeuble. Il fallait passer devant une crèche, une école et un square.

Victor n'avait pas envie de se presser. Devant la crèche, il s'arrêta pour observer un groupe d'enfants qui jouaient au petit train sous la surveillance d'une jeune éducatrice. Ils avaient deux ou trois ans, et, à la queue leu leu, les mains posées sur les épaules les uns des autres, ils se dandinaient, comiques, suivant une voie ferrée imaginaire autour du bac à sable. On aurait dit des pingouins.

Il se mit à contempler les visages des bambins, et pensa à Sonia, puis à son père, Micha, pas le pingouin, l'autre, qui lui avait confié la petite. Étrange que le Micha pingouin ait vécu plus longtemps que l'autre... Encore qu'il faille vérifier.

Victor reprit son chemin, léger, mais quand il arriva devant l'entrée de son immeuble, le pilote automatique se débrancha à nouveau, et il se sentit désemparé. Il leva la tête vers les fenêtres de son appartement. De là-haut, un poids sembla lui tomber dessus. Il soupira et entra dans le hall.

Machka, la chatte de la voisine, déboula de l'escalier. Il se détendit un peu, mais dès qu'il arriva à son étage, le désarroi le reprit à la vue de sa porte blindée, si familière, à l'air inviolable. Quelqu'un y avait ajouté une serrure, cinquante centimètres en dessous de la précédente. Victor la considéra avec circonspection. Il serrait dans sa poche la clé de l'ancienne, mais le nouveau trou de serrure semblait rire de toutes ses dents face à la lourde clé de laiton tiédie dans la paume de sa main.

Il recula d'un pas et examina le paillason. Lui aussi était neuf, en caoutchouc, et proclamait, en relief, *Welcome*. Il resta quelques minutes immobile. La porte d'en bas claqua, le secouant soudain, distillant un sentiment de danger, de peur. Il se figea, écouta les pas qui montaient. L'inconnu s'arrêta au troisième, son trousseau de clés tinta, une porte s'ouvrit et se referma. Le silence revint, et Victor descendit, l'œil aux aguets. Du hall, il examina les alentours. Sa frayeur n'avait pas disparu. Elle n'était pas totalement rationnelle. C'était sa peur d'avant, échappée du passé, surgie de sa mémoire et qui était venue l'envelopper.

De l'autre côté de la cour, au milieu de laquelle s'élevaient deux poteaux de béton supportant des cordes à linge, la porte d'entrée de l'immeuble d'en face resplendissait de peinture fraîche verte. Là-bas, premier étage droite, vivait la mère Tonia, la maman de Tolik, son ami d'enfance. Toute sa vie, elle avait vendu du lait, ici même, dans cette cour. Dès six heures du matin, son appel retentissait, pénétrant par les vasistas ouverts : « Du lait ! Du bon lait ! » Pour Victor, il signifiait : « Debout ! », sauf que là c'était sa maman à lui qui le disait, et que le cri « Du lait ! » entraînait dans sa chambre une heure à une heure et demie auparavant et le préparait déjà à se lever.

Il traversa promptement la cour et monta au premier.

– Vitia ? s'exclama la mère Tonia, ravie de le découvrir à sa porte. Entre, entre ! Et moi qui te croyais parti !

Pourquoi l'appelait-on « la mère Tonia » à l'époque ? songea Victor. Elle était loin d'être vieille. Et elle ne négligeait pas sa tenue. Il était manifeste qu'elle prenait soin d'elle. Les marchandes de lait conservent longtemps leur jeunesse et leur peau douce. Voilà un

métier qui est bon pour la santé. « Elle doit bien avoir la soixantaine à présent », estima-t-il.

– Tu as faim? Je viens justement de faire un bouillon de poule. J’ai acheté un poulet, mais il devait être mort de vieillesse. Il ne pouvait plus servir qu’à ça, faire un bouillon...

Victor accepta une assiette.

En allant à la cuisine, il jeta un coup d’œil dans le salon où, posé sur une desserte, figurait un portrait de Tolik, jeune à jamais. Bien des années auparavant, il s’était tué en tombant d’un arbre. À l’époque, il y avait beaucoup de grands arbres autour des immeubles, et eux, les gamins, se construisaient des cabanes sur les plus hautes branches. Ils choisissaient une fourche large et solide, y fixaient un plancher, et regardaient, depuis leurs vingt mètres d’altitude, le petit monde des adultes qui édifiaient le communisme. À vrai dire, chacun se fabriquait plutôt son communisme personnel. Cela avait des allures de compétition secrète, à celui qui engrangerait le plus de communisme chez lui. À celui qui aurait le plus de saumon fumé et de champagne soviétique dans son réfrigérateur. Dieu, c’était au siècle dernier, déjà!

La soupe rappela aussi à Victor quelque chose d’un lointain passé, ou plus exactement le passé tout court, sa douce enfance à la maison. Elle était là, dans la cuisse de poulet coriace qui collait aux dents, avec les yeux de gras, formant des dessins à la surface du lac de bouillon.

– J’ai aussi du riz froid, se souvint la mère Tonia. Je t’en mets un peu?

Victor acquiesça, et elle ajouta dans l’assiette deux cuillerées à soupe de riz, qui coulèrent aussitôt.

– Tu habites où, maintenant?

– Toujours ici.

– Ah, tu loues ton appartement, alors? Je pensais que tu l'avais vendu.

Victor réfléchit un instant.

– Non, c'est la nièce d'un de mes amis qui y vit, avec un enfant...

– Oui, c'est vrai, elle a un mari tellement sympathique... un grand... il est policier, je crois, ou militaire?

– Un mari? Policier? s'étonna Victor. Je ne savais pas qu'elle était mariée...

Par la fenêtre, il jeta un regard quelque peu inquiet en direction de son logement.

– Je peux passer un coup de fil?

– Bien sûr, tu as le téléphone juste là, sur le frigo.

Victor se leva et composa le numéro de chez lui.

– Allô!

C'était la voix claire de Sonia.

– Sonia? demanda Victor en souriant dans le combiné.

– C'est tonton Kolia?

– Non, c'est tonton Vitia.

Il y eut un silence, puis Sonia reprit d'un ton plus enjoué:

– Tonton Vitia? Tu es où?

– À Kiev. Et toi?

– Moi, je suis à la maison... Et Micha, il est avec toi?

– Non... Mais il est quelque part par là, à Kiev...

– Il s'est perdu?

– Oui, voilà, il s'est perdu, mais je vais le retrouver!

– Trouve-le vite, et ramène-le à la maison! Parce que maintenant tata Nina a un chat, et il me griffe. Micha, au moins, il griffait pas!

– Bien sûr, convint tristement Victor. Micha ne griffait pas. Et tata Nina, elle est à côté de toi?

– Non, elle est sortie faire des courses. Dis, tu vas venir?

– Oui, promet Victor, je vais venir, mais pas tout de suite. Je viendrai sans doute à un moment où tata Nina et ce tonton Kolia ne seront pas à la maison... Il vit avec vous?

– Oui. Mais il est gentil. Il m'a acheté des rollers. Puis hier, il est parti pour deux jours, et il a promis de me rapporter des coquillages.

– D'accord... donc, il est allé à la mer... Dis-moi, c'est vrai qu'il est policier?

– Non, c'est pour de faux. En vrai, il est vigile, mais pas juste vigile, c'est un chef. Oh, j'entends tata Nina qui arrive! Tu veux lui parler?

Victor coupa brusquement court à leur conversation :

– Non, Sonietchka, je rappellerai plus tard!

Il raccrocha, puis regarda la mère Tonia, qui s'affairait devant la gazinière comme si de rien n'était. Il se rassit, lança un nouveau coup d'œil à ses fenêtres.

– Si tu veux, tu peux passer la nuit ici, ça dérangerait moins que chez toi, lui proposait-elle en se retournant.

– Merci, ça va aller... Dites, je peux vous laisser mon sac? Je viendrai le récupérer demain...

– Naturellement, fais comme ça t'arrange.

3

Victor avait besoin de se détendre. Il suivait le Krechtchatik¹, les mains dans les poches. Il n'avait sur

1. Boulevard principal de Kiev.

lui que ses deux passeports. Dans son blouson, les jetons de casino s'entrechoquaient doucement. Ils l'avaient accompagné jusqu'en Antarctique. En partant de chez la mère Tonia, Victor les avait tirés du sac de sport d'un geste machinal. À présent, dans la lumière déclinante du soir, il arpentait un Krechtchatik familial par endroits, puis qui lui semblait étranger, et ces jetons donnaient à sa balade un parfum de jeu, de sort à taquiner. Toutefois, la poche intérieure de son coupe-vent renfermait quelque chose d'infiniment plus précieux, la carte Visa du banquier Bronikovski. «8997» se répéta-t-il mentalement. C'était le code. Pour l'instant, sa mémoire fonctionnait bien. À côté de la carte, il conservait dans une enveloppe la lettre du banquier à son épouse. Il ne lui avait même pas demandé s'il avait des enfants. Il verrait plus tard. Quand il arriverait à Moscou, il trouverait cette femme, lui remettrait la lettre et lui raconterait tout.

– Vous voulez essayer notre loterie-minute ? À tous les coups on gagne, il n'y a pas de perdants ! claironna une voix effrontée à côté de lui.

Victor s'arrêta. Un gars d'une vingtaine d'années, en jean et chemise à carreaux, avec une veste jetée par-dessus, souriait et faisait des signes de tête. Victor regarda dans sa direction et aperçut une jolie brochette de joueurs qui se pressaient autour d'une table pliante. Le voyant tourner la tête, ils se mirent vivement à «jouer».

– Merci, si je ne peux pas perdre je ne joue pas, répondit-il. D'autant que de toute façon, je gagne toujours !

– Ça, ça peut s'arranger, rétorqua le jeune.

– Sans doute, mais ça me va comme ça.

Victor lui adressa un très cordial sourire, le contourna et poursuivit son chemin.

Bizarrement, ce bref échange l'avait stimulé. Il lui avait rappelé avec quel fatalisme il avait gagné à la roulette juste avant son départ. Avec quelle lassitude il avait accueilli cette chance sans limites. La chance des imbéciles et des novices. S'il n'était déjà plus novice, il pouvait toujours être un imbécile. Un mot plutôt neutre. Tout le monde est imbécile, seulement certains le sont pour le plaisir et d'autres très sérieusement, et toute leur vie.

Il passa une demi-heure dans un café, puis descendit vers le Podol¹, où l'attendait une mauvaise surprise. Le bar à vin *Le Bacchus* n'existait plus. Il avait été remplacé par une boutique de mode qui brillait de toutes ses arrogantes vitrines. Traversant la rue Konstantinovskaïa, il trouva une petite brasserie en sous-sol, et eut le plaisir d'apprendre qu'on pouvait aussi y boire du vin au verre. Un cabernet moldave était juste ce dont il avait besoin. Le temps s'arrêta. À une table voisine, de libres citoyens de la ville de Kiev buvaient sans retenue, leurs visages rougeauds apparaissaient et disparaissaient de son champ de vision, et Victor baignait dans la douce chaleur du vin. Une voix d'enfant résonnait dans sa tête, la voix de Sonia qui demandait des nouvelles de Micha et se plaignait du chat qui griffait.

– Eh, l'ami, c'est pris ici?

Victor leva les yeux vers celui qui venait d'interrompre le cours de ses pensées. Deux gaillards désignaient de la tête les chaises libres à sa table. Il jeta un coup d'œil tout autour, s'assura que toutes les autres places étaient occupées, et leur fit signe que c'était

1. Le vieux quartier de Kiev, sur la rive basse du Dniepr.

bon. Ils n'avaient qu'à s'asseoir et boire autant qu'ils voulaient.

C'est exactement ce qu'ils firent. Ils n'empêchaient pas Victor de songer, et leur conversation, sans intérêt, lui parvenait comme de derrière un mur.

Il commanda un autre verre.

La brasserie n'avait pas de fenêtres. Suspendues au plafond sombre, des ampoules diffusaient une lumière jaune, et le néon vert qui dessinait la marque Heineken au-dessus du bar semblait complètement déplacé en ce lieu. «Qu'est-ce que Heineken vient faire ici, se demanda Victor. Il n'y a là que des boissons locales, banales, ukrainiennes, bon marché.» Cela valait aussi bien pour la bière que pour le vin ou la vodka, que certains consommateurs, selon la vieille tradition soviétique, rajoutaient d'un geste qu'ils croyaient discret dans leur chope de bière pour en augmenter la teneur en alcool. Et ça marchait. Dans un coin, un homme, à l'aspect par ailleurs correct, ronflait déjà doucement. Quelqu'un s'approcha, se pencha vers lui. Victor observait, intrigué, imaginant que l'endormi allait sans doute être emporté dehors, mais il n'en fut rien. Il avait simplement une montre au poignet, et celui qui était venu à lui désirait juste connaître l'heure. Il souleva l'avant-bras gauche inerte, remonta la manche de la veste et, après avoir étudié la disposition des aiguilles sur le cadran, remit le bras du dormeur en place.

Victor n'avait pas de quoi se payer un troisième verre. Il remonta les marches raides vers la sortie et se retrouva dans la rue, nimbée des lumières du crépuscule, avec la chaleureuse lueur des vitrines qui se répandait sur les trottoirs. En tournant à gauche, il

tomberait sur le Dniepr au bout de trois cents mètres, et l'air frais du fleuve le requinquerait.

Il flâna environ une heure sur les quais, en direction du pont du métro. Les voitures filaient sur la chaussée. Il avançait, pensant à lui-même, à son retour. Il acceptait facilement que quelqu'un ait pris sa place dans son appartement. En fait, ce foyer n'était plus le sien. Un autre monde s'y était installé, dans lequel il n'avait sans doute pas le droit d'entrer. Seule Sonia lui semblait plus proche qu'avant son départ. Elle était sans attaches, comme lui. Cela les rapprochait, mais le passé les rapprochait encore plus. Le défunt Micha, pas le pingouin, l'autre, les unissait, lui dont le visage s'était déjà effacé de la mémoire de Victor. Mais il avait sa voix dans l'oreille. Et Sonia était tout ce que Micha avait laissé au monde en souvenir de lui. D'ailleurs, ce n'était pas au monde qu'il l'avait laissée, c'était à lui, Victor...

Il arriva au pont et prit le métro jusqu'à la station Rive gauche. Ses pas le portaient tout droit au casino *Johnny*.

Là, rien n'avait changé. Il avait oublié les visages, mais la disposition du hall d'accueil, l'entrée des salles dissimulée derrière de lourds rideaux, le guichet où l'on changeait les jetons, tout était pareil. Il présenta en silence quelques jetons tirés à l'avance de son sachet au cerbère qui gardait l'entrée des salles de jeu.

Il s'arrêta devant la roulette la plus proche, misa et regarda les trois gars à moitié ivres qui avaient eux aussi disposé leurs jetons sur les cases numérotées de la table. La bille commença à sautiller. Le jeune croupier la suivit du regard en clignant paresseusement des yeux. Le jeu n'avait pas d'intérêt pour lui, et toute son attitude semblait dire : « Ce n'est pas encore le soir !

Attendez un peu ! Dans deux-trois heures, ça commencera à jouer pour de bon ! »

Victor, lui aussi, n'accordait qu'un regard blasé à la bille. Mais lorsqu'elle s'arrêta sur le 10, il comprit que ses jetons allaient revenir au casino. Surpris, il rejoua, et reperdit. Cela le dégrisa. Les autres joueurs perdaient aussi, mais dans le plus grand calme, comme s'ils étaient venus exprès. Et lui, pourquoi était-il là ? Parce que c'était l'endroit où il avait passé sa dernière journée avant de quitter Kiev. Mais à l'époque, il célébrait sa mort imminente, et c'était pour cela qu'il n'avait cessé de gagner, tandis qu'aujourd'hui... Sa mort semblait être restée dans le passé, dans sa vie précédente. Avec sa chance.

Il tenta encore quelques coups, sans succès. L'un de ses voisins remporta soudain une dizaine de jetons, mais ceux de Victor étaient immanquablement ratisés par le croupier et poussés dans l'ouverture, le gouffre qui recueillait toutes les mises perdantes. Celui sur qui tout cela tombait, là, en bas, devait s'enrichir à vue d'œil.

Victor en eut assez. Il allait replonger la main dans sa poche, mais il se ravisa et recula. Durant une dizaine de minutes, il regarda les autres continuer à jouer. Une serveuse passa, tenant un plateau chargé de coupes de champagne. Cadeau de la maison pour compenser la guigne tenace. Victor but, puis se dirigea vers le guichet d'échange.

- Vous reprenez les jetons non utilisés ?
- Vous avez gagné ? s'entendit-il répliquer.
- Tout juste.

Il déposa sur le petit comptoir une poignée de rondelles en plastique coloré qu'il poussa vers le changeur.

- J'en ai encore ! prévint-il.
- Quelle chance ! s'exclama le jeune homme, d'une voix où perça une certaine tension.
- Je te laisse dix pour cent, annonça Victor, se penchant vers le guichet et fixant l'employé droit dans les yeux.

Celui-ci hocha la tête, et Victor acheva de sortir ses jetons de sa poche.

- Ça en fait un paquet... murmura le jeune homme.
- Compte d'abord, on verra bien.

Victor se redressa. Il entendait la respiration du changeur dans sa cabine. Il comptait, triant les jetons par couleurs.

- Vous en avez pour huit cents dollars¹.

Victor sourit. D'après ses calculs, cela aurait dû faire le triple, mais il n'avait aucune envie d'ergoter.

- OK, c'est bon, ce sera toujours ça...

Il trouva les toilettes et s'enferma pour compter les billets qu'il venait d'obtenir. Au lieu des huit cents dollars promis, le changeur ne lui en avait donné que sept cent soixante, mais cela ne l'indigna pas. Il se considérait tout de même gagnant dans l'affaire, puisqu'il avait échangé de l'argent factice contre de vrais billets.

La seule chose qui le contrariait était d'avoir perdu. Sa période de chance était bel et bien terminée. Cela ne signifiait pas, bien sûr, une condamnation définitive. Il pouvait tenter de faire appel auprès du destin. Mais comment vérifier le résultat ? Il ne mettrait plus les pieds dans un casino, en tout cas. Deux fois dans une

1. En l'absence de stabilité monétaire intérieure, le dollar est officieusement devenu, dès la fin des années 1980, la véritable devise de l'URSS, et la situation perdure.

vie, c'était amplement suffisant. Une première et une dernière fois.

4

À croire que même dans la semi-obscurité du soir, Victor portait sur son visage les dollars qu'il avait en poche. Il suivait le Krechtchatik, allant droit devant lui, sans dévier, forçant les autres passants à l'éviter, mais cela ne l'empêcha pas de se faire héler à deux reprises par des filles délurées et trop court vêtues, même pour la douceur d'un soir d'été. Cinq minutes plus tard, près du café *La Grotte*, une troisième, les cheveux aussi courts qu'un garçon et de grosses lunettes de soleil remontées sur la tête, lui lança :

– Va pas si vite, tu risquerais de me rater !

Stupéfait, il s'arrêta et la remarqua, toute petite, en mini de haut en bas.

– Rater quoi ? lui dit-il.

Elle fit un grand sourire et laissa ses lunettes lui retomber sur le nez. Ainsi, elles paraissaient énormes, dissimulant presque tout son visage. Seul son sourire dépassait.

– Tu as un endroit où aller ? demanda soudain Victor sans attendre la réponse à sa vague question précédente – et en effet, y répondre aurait été indécent.

– J'ai ça, répliqua la gamine. On y va !

– Attends...

Victor se frotta la lèvre inférieure et poursuivit d'un ton pensif :

– C'est quoi, ton programme ? Et tes prix ?

Elle remonta ses lunettes dans ses cheveux.

– Pas plus que ce que tu as en poche. Rentre-les, tu vas les perdre.

Elle tendit sa menotte vers la poche gauche du blouson de Victor, en tira un billet de cent dollars qui dépassait, le lui agita devant le nez avant de le plier en deux et de le remettre en place.

– Tu frimes ?

– Non, je suis distrait de naissance. C'est quoi, ton nom ?

– Svetik. Et le tien ?

– Vitia.

– Eh bien, Vitia, on y va !

Ils remontèrent en direction du cinéma *Droujba*, puis Sveta lui fit prendre la rue Lutheranskaïa pour grimper vers Petchersk. Il marchait quelques pas derrière elle et regardait alternativement les alentours et sa silhouette. Elle se retournait sans cesse pour s'assurer qu'il était toujours là.

– Et sinon, tu fais quoi dans la vie ? lui demanda-t-elle en se retournant encore.

Elle posait la question sans entrain ni curiosité.

– Moi ?

Il soupira et réfléchit un instant. La bonne réponse s'imposa d'elle-même :

– Je reviens du pôle.

– Du pôle ? Eh ben... T'étais en camp ou quoi ?

– Non, j'ai passé un hiver en mission, enfin, un été, plus exactement.

– Sur la banquise ?

– Presque. J'étais en Antarctique, au milieu de toute une expédition scientifique. Tu sais, l'Ukraine a une datcha là-bas, l'ancienne base Faraday. J'étais responsable de la protection des pingouins.

– Une datcha? En Antarctique? Tu déconnes! se moqua-t-elle.

– D’une part, je n’aime pas ce genre de vocabulaire, et d’autre part, je ne déconne pas. Je reviens bien de l’Antarctique.

Sveta s’arrêta brusquement, ses yeux ronds se mirent à briller.

– Voilà, monsieur Dupôle, on est arrivés!

Il s’aperçut alors qu’ils étaient devant la grille grand ouverte d’une maternelle. Les lampadaires de la rue éclairaient faiblement les balançoires et les bacs à sable. Les fenêtres du bâtiment à un étage étaient éteintes. Il regarda Sveta, puis loucha du côté des toits de planches des aires de jeux. Il craignit un instant que Sveta le régale du romantisme adolescent de l’amour en plein air, et il n’en avait aucune envie. Il détestait les espaces ouverts, que ce soit en Antarctique ou au centre de Kiev, surtout quand la nuit devenait noire.

– Bon, et maintenant? demanda-t-il, légèrement irrité. On fait quoi?

– N’aie pas peur, Vitek, gazouilla-t-elle. J’ai une clé magique!

D’un pas léger, elle s’approcha d’une porte sur le côté du bâtiment, l’ouvrit sans hésiter et plongea dans la pénombre en l’invitant du geste à la suivre.

À l’intérieur régnait un grand silence qui lui sembla inquiétant.

– Ne crains rien, y a personne!

Elle dit pourtant cela à voix basse, et fit un nouveau geste pour lui indiquer le chemin.

Ils montèrent à l’étage, suivirent un large couloir en écoutant le parquet grincer sous leurs pas. Sveta ouvrit une porte. Victor s’était habitué au manque de lumière.